

SABLE MOUVANT
FRAGMENTS DE MA VIE

HENNING MANKELL

SABLE MOUVANT FRAGMENTS DE MA VIE

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR ANNA GIBSON

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Kvicksand*
© original : Henning Mankell, 2014
Éditeur original : Leopard Förlag, Stockholm
ISBN : 978-91-7343-464-5

Cette traduction est publiée en accord avec Leopard Förlag, Stockholm,
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

L'exergue : Tomas Tranströmer, « Arcs romans »,
Pour les vivants et les morts, Œuvres complètes, © Le Castor Astral, 2004.
Traduction française de Jacques Outin.

Citation page 137 : Selma Lagerlöf, *Le Cocher*, © Actes Sud, 1998.
Traduction française de Marc de Gouvenain et Lena Grumbach.

ISBN 978-2-02-123341-4

© Septembre 2015, Éditions du Seuil pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Eva Bergman

Ce livre est également dédié à la mémoire du boulanger Terentius Neo et de son épouse, dont le nom ne nous est pas connu. Une fresque de leur maison de Pompéi nous les montre. Ils sont au beau milieu de la vie. Leur expression est grave et rêveuse. La femme est très belle, mais on perçoit sa réserve. Lui aussi donne une impression de timidité.

Ils ont l'air de deux êtres qui prennent la vie très au sérieux. Quand le volcan est entré en éruption, ils n'ont sans doute pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Ils sont morts là, en l'an 79, au faite de leur existence, enterrés sous la cendre et la lave en fusion.

N'aie pas honte d'être homme, sois-en fier !
Car en toi une voûte s'ouvre sur une voûte, jusqu'à l'infini.
Jamais tu ne seras parfait, et c'est très bien ainsi.

TOMAS TRANSTRÖMER, « Arcs romans »,
Pour les vivants et les morts, Œuvres complètes,
Le Castor astral, 2004, trad. de Jacques Outin.

I

Le doigt tordu

1

L'accident

Tôt le matin, le 16 décembre, Eva m'a conduit à la station-service Statoil de Kungsbacka, où m'attendait une voiture de location. Je devais me rendre pour la journée dans le Sud, à Vallåkra, près de Landskrona, et restituer la voiture dans la soirée au même endroit. Noël approchait, et j'allais signer le lendemain mon dernier roman dans différentes librairies de Kungsbacka et de Göteborg.

Il faisait très froid. Mais il ne neigeait pas. Le trajet me prendrait trois heures si je m'arrêtais pour le petit déjeuner à Varberg, ainsi que j'en avais l'habitude.

Manuela Soeiro, directrice du théâtre Avenida de Maputo et ma collaboratrice depuis trente ans, était en visite en Suède. C'était notre première réunion de travail pour préparer la saison à venir. Manuela logeait chez Eyvind, qui allait mettre en scène le *Hamlet* que j'avais en tête quasiment depuis le début de toutes ces années à la direction artistique du théâtre.

Pour moi, *Hamlet* s'apparente de façon frappante à une légende royale africaine. Il y a chez Shakespeare un élément « noir », une référence à l'Afrique susceptible d'être mise en valeur. De fait, on rencontre une histoire presque identique située au ^{xix}e siècle dans le sud du continent africain. Mon idée était que l'arrivée de Fortimbras après que tout le monde

est mort représente l'entrée en scène de l'homme blanc projetant de mettre sérieusement l'Afrique en coupe réglée. Il était donc logique de laisser le mot de la fin à Fortimbras, avec le monologue « être ou ne pas être ».

Pour monter *Hamlet*, il nous fallait un comédien capable de tenir le rôle en tenant compte de ce que nous avions en tête. C'était le cas. Jorginho pouvait le faire. Il avait mûri au cours des dernières années ; quant au maniement de la langue, c'était l'un des meilleurs. Tous ces éléments me donnaient une sensation de « maintenant ou jamais ».

Me voilà donc au volant, filant à travers les paysages du Halland, heureux de cette journée qui s'annonçait fructueuse. Malgré les gros nuages, la route était sèche. Et, contrairement à mon habitude, je ne roulais pas vite car j'avais indiqué une heure d'arrivée à Eyvind et je ne voulais pas être en avance.

Tout s'est passé très rapidement à l'approche de Laholm. Je venais de déboîter pour doubler un poids lourd. Sur la chaussée, une tache, peut-être de l'huile. Impossible de reprendre le contrôle. La voiture file vers la glissière centrale, choc frontal, l'airbag se déclenche, tout devient noir.

Après, je suis là. Assis. Silencieux. Qu'est-il arrivé ? Je ne saigne pas. Je vérifie l'état de mes membres. Tout fonctionne. Je ne suis pas blessé. Je descends de voiture. Des véhicules sont à l'arrêt sur le bord de la route. Des silhouettes accourent vers moi. Je leur dis que je n'ai rien.

Réfugié sur le bas-côté, j'appelle Eva. Quand elle décroche, je fais en sorte de parler très calmement.

« C'est moi. Tu reconnais ma voix et tu entends que je vais bien, n'est-ce pas ? »

Elle réagit au quart de tour.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Je lui raconte. Je minimise l'impact, le choc. Tout va bien.

Je ne sais pas trop ce qui va arriver maintenant. Mais je vais bien. Savoir si elle me croit, c'est une autre affaire.

Puis je téléphone à Vallåkra.

« Je ne viens plus. J'ai eu un accident à Laholm. Je ne suis pas blessé. Mais je rentre. La voiture est bousillée. »

La police arrive. Je souffle dans le ballon, on constate que je n'ai pas bu. Je décris les faits. Pendant ce temps, les pompiers embarquent le véhicule, qui est bon pour la casse. Le chauffeur de l'ambulance me demande si je ne devrais pas malgré tout faire un tour à l'hôpital pour un contrôle. Je dis non merci. Je n'ai pas mal.

La voiture de police me dépose devant la gare de Laholm. Une demi-heure plus tard, je suis à bord d'un train à destination de Göteborg. Le voyage à Vallåkra n'a pas eu lieu.

Pas plus que les séances de dédicaces que j'étais censé assurer le lendemain.

Je ne sais pourquoi, c'est cette date-là, le 16 décembre 2013, qui correspond pour moi au début de mon cancer. Il n'y a aucune logique à cela. Tumeurs et métastases étaient déjà là, bien sûr. Et cette matinée n'a pas été marquée par un premier symptôme, même bénin, ni par le moindre signe avant-coureur sur le plan physique.

Cela tenait davantage de l'avertissement. Quelque chose s'annonçait. Quelque chose était en route.

Une semaine après, juste avant Noël, Eva et moi sommes partis pour Antibes, où nous avons une maison. Le matin du 24 décembre, j'ai été réveillé par des douleurs à la nuque et une raideur généralisée. J'ai pensé que c'était idiot – j'avais dû me déclencher un torticolis en dormant dans une mauvaise position.

La douleur n'est pas passée. Au contraire, elle s'est mise à irradier dans le bras et la main droits. Je n'avais plus aucune sensation dans le pouce. Et la douleur augmentait. J'ai fini

par appeler un médecin orthopédiste à Stockholm, qui était au travail bien qu'on fût entre Noël et le jour de l'An¹. Je suis rentré. Il m'a examiné le 28 décembre. Ce pouvait être un début de hernie discale, a-t-il dit ; mais on ne pouvait être sûr de rien tant qu'on n'aurait pas fait des radiographies. D'un commun accord, nous avons décidé de reporter celles-ci au lendemain des fêtes.

Le 8 janvier est arrivé. Petit matin froid. Il tombait quelques flocons de neige. Pour moi, il s'agissait simplement de confirmer cette histoire de hernie. J'avais encore mal à la nuque. Les puissants antalgiques prescrits par le médecin orthopédiste ne faisaient pas beaucoup d'effet. Peu importait, puisqu'on allait maintenant identifier le problème et passer au traitement.

J'ai subi deux examens radiographiques. Deux heures plus tard, le torticolis dû à une éventuelle hernie s'était métamorphosé en un cancer. Sur un écran d'ordinateur, on m'a montré la tumeur cancéreuse de trois centimètres logée dans mon poumon droit. Ce que j'avais à la nuque, c'était une métastase.

Le message était parfaitement clair. Maladie grave, peut-être incurable. J'ai demandé d'une voix faible si cela signifiait que je n'avais plus qu'à rentrer chez moi et à attendre la fin.

« Par le passé, j'aurais répondu oui. Mais de nos jours, il y a des traitements. »

Tout cela se déroulait à la clinique Sophiahemmet. Eva était avec moi. Nous nous sommes retrouvés dehors pour attendre le taxi. Il faisait froid. Nous ne disions pas grand-chose. Nous ne disions rien, même, je crois.

Un peu plus loin, une petite fille sautillait dans les congères. Radieuse, débordante d'énergie.

1. Pendant cette période qu'on appelle *mellandagarna*, toute la Suède est en congé. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Je me suis revu enfant, sautant dans la neige. Maintenant j'allais sur mes soixante-six ans et j'avais un cancer. Je ne sautais plus.

Eva a paru lire dans mes pensées. Elle a arrimé mon bras au sien. Solidement.

Le taxi est arrivé. Quand nous avons démarré, la fillette sautait encore.

Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, nous sommes le 18 juin. Le temps écoulé me semble à la fois long et court.

Pas de point final à apposer, dans le sens d'une issue heureuse ou d'une issue fatale. Je suis entre les deux. Aucune certitude.

Voilà ce que j'ai traversé et vécu. Il manque une fin à l'histoire. Elle est en marche.

Tel est l'objet de ce livre. Ma vie. Ce qui a été, et ce qui est.

Êtres s'éloignant à contrecœur vers les ombres

Deux jours après l'accident, je me suis rendu à l'église de Släp, qui n'est pas très éloignée du lieu où j'habite, au bord de la mer, au nord de Kungsbacka. J'éprouvais le besoin de revoir un tableau que j'ai déjà contemplé longuement bien des fois. Un tableau à nul autre pareil.

Il s'agit d'un portrait de famille. Un siècle avant l'avènement de la photographie, ceux qui en avaient les moyens se faisaient immortaliser sur une toile peinte. Celle-ci en l'occurrence représente le pasteur Gustaf Fredrik Hjortberg en compagnie de sa femme Anna Helena et de leurs quinze enfants. Elle a été exécutée au début des années 1770. Gustaf Hjortberg, alors âgé d'une cinquantaine d'années, mourrait quelques années plus tard, en 1776.

Ce qui rend ce tableau étrange et émouvant, et un peu effrayant aussi, est qu'il ne se contente pas de montrer les membres de la famille qui sont en vie au moment où l'artiste, Jonas Dürchs, les immortalise. Il inclut également les enfants morts. Ceux-ci ont beau avoir achevé leur bref séjour sur cette terre, on estime qu'ils doivent figurer eux aussi sur le portrait familial.

La composition est caractéristique de l'époque. Les garçons – vivants et morts – sont rassemblés autour du père, à sa droite, tandis que les filles entourent la mère du côté opposé.

Les vivants ont le regard tourné vers le spectateur. On distingue des sourires prudents, voire timides. Les enfants morts, eux, se détournent à demi ; ou alors ils ont le visage partiellement dissimulé derrière le dos des vivants. De l'un des garçons, on n'aperçoit que la racine des cheveux et un œil. Comme s'il s'efforçait de se maintenir à tout prix parmi les autres.

Dans un berceau placé à côté de la mère on devine un bébé. Un autre nourrisson et deux autres fillettes sont visibles à l'arrière-plan. En tout, on dénombre six enfants morts.

Le temps s'est arrêté.

Même s'il ne figure pas parmi les plus célèbres d'entre eux, Gustaf Hjortberg était un disciple de Linné. Il effectua au moins trois voyages jusqu'en Chine avec la Compagnie des Indes orientales en tant qu'aumônier de bord et il est probable que c'est lui qui a introduit la pomme de terre en Suède. Sur le tableau, il tient à la main un feuillet couvert de signes d'écriture. On aperçoit également un globe terrestre et un lémurien ; tous ces éléments suggèrent que nous sommes en présence d'une famille cultivée. Gustaf Hjortberg a porté jusqu'à sa mort l'idéal des Lumières. Et il était connu pour être versé dans l'art de la médecine. On se rendait à Släp en pèlerinage pour bénéficier de ses conseils et remèdes.

Ces gens-là vivaient il y a deux cent cinquante ans. Huit générations, pas davantage, les séparent de nous. Par bien des aspects, ils sont nos contemporains. Ils appartiennent à la même civilisation que nous, qui contemplons aujourd'hui leur image.

Il y a des sourires crispés, des sourires rêveurs, de larges sourires... Chacun a le sien. Mais ce qui attire surtout notre attention, ce sont les enfants qui se détournent ou sont à demi dissimulés. Les enfants morts. On les croirait en mouvement ;

comme s'ils s'écartaient du spectateur pour s'éloigner vers le monde des ombres.

Ce qui est bouleversant, c'est qu'ils s'éloignent à contre-cœur. Ces enfants ne veulent pas s'en aller. Je ne connais pas d'autre représentation qui illustre avec plus de force le merveilleux entêtement de la vie.

Je voudrais que ce tableau-là, précisément, survive, comme un témoignage de notre culture. Une salutation, un bonjour adressé à un futur si lointain que je ne peux même pas l'imaginer. Car ce tableau contient à la fois l'amour de la raison et les tragiques conditions d'existence qui sont les nôtres.

Tout est là. Tout est inclus.

La grande découverte

Dans le chaos qui s'est emparé de moi après que mon torticolis s'est brutalement mué en cancer, j'ai remarqué que la mémoire me ramenait invariablement à mon enfance.

J'ai mis du temps à comprendre qu'elle cherchait ainsi à m'aider, en dégagant une sorte de plateforme qui me permettrait de faire face à la catastrophe.

Il fallait bien commencer quelque part. Trouver un point d'ancrage. Et j'ai compris que celui-ci ne pouvait être que du côté de mes premières expériences.

C'est pourquoi je choisis pour point de départ un jour de grand froid de l'hiver 1957. Au moment où j'ouvre les yeux ce matin-là, j'ignore qu'un très grand secret est sur le point de m'être révélé.

Je suis en route vers l'école, dans la nuit noire. J'ai neuf ans. Comme d'habitude je m'arrête chez Bosse, mon meilleur ami. Sa maison n'est qu'à quelques minutes de marche du bâtiment du tribunal dont j'occupe, avec ma famille, le premier étage. Mais quand je frappe à la porte ce jour-là, c'est son frère Göran qui m'ouvre. Il m'annonce que Bosse a mal à la gorge et doit rester à la maison. Je vais devoir aller à l'école tout seul.

Sveg est une toute petite ville. Rien n'est loin. Cinquante-sept ans me séparent de ce matin d'hiver, pourtant je me

souviens de tout dans les moindres détails. Les lampadaires, très espacés, qui oscillent sous le vent. Devant la quincaillerie, il y en a un qui est fêlé. Ce n'était pas le cas la veille. C'est donc arrivé durant la nuit.

Il a neigé pendant que je dormais. On a déjà déblayé le trottoir devant le magasin de meubles. Sans doute le père d'Inga-Britt. C'est lui, le patron. Inga-Britt est dans ma classe, comme Bosse ; mais c'est une fille, alors on ne fait pas le chemin ensemble. À part ça, elle a beau être une fille, elle court vite. Personne ne l'a jamais rattrapée.

Je me souviens de mon rêve de la nuit : je me tiens en équilibre sur une plaque de glace sur le fleuve Ljusnan, qui passe en contrebas de la maison où je vis. La plaque de glace dérive vers le sud, on est en plein dégel. C'est le printemps. Je devrais avoir peur car c'est dangereux. Quelques mois auparavant, un garçon un peu plus âgé que moi s'est aventuré sur un lac gelé, non loin de Sveg, quand la glace a cédé sous son poids. Un trou s'est ouvert. Il a été aspiré. Les pompiers sont venus draguer le lac, mais on ne l'a pas retrouvé. L'institutrice a dessiné une croix sur son banc. La croix est toujours là. Tout le monde a peur de la glace qui s'ouvre de façon imprévisible, des accidents et des fantômes. À l'école on a tous peur de cette chose incompréhensible qu'on appelle la Mort. La croix tracée sur le banc est un sujet d'effroi.

Dans mon rêve cependant, la plaque de glace ne présente aucun danger. Je ne basculerai pas, je le sais. Je suis en sécurité.

Après le magasin de meubles, je traverse la rue et je m'arrête devant la Maison de la Culture, où deux vitrines annoncent les deux films de la semaine. Les bobines nous parviennent emballées dans de grands cartons déposés dans la zone de fret de la gare après avoir été acheminés soit par le train

d'Orsa, c'est-à-dire du sud, soit par l'autorail d'Östersund. De la gare, les transports sont encore à cette date assurés par une voiture à cheval jusqu'à la Maison de la Culture où Engman, le gardien, les décharge. Une fois, j'ai essayé de le faire à sa place, mais ils étaient beaucoup trop lourds pour un garçon de neuf ans. En général, il s'agit de westerns de série B ou C, où les personnages ne font que parler, parler, parler, sauf à la fin où on a droit à un rapide duel, avec des images aux couleurs bizarres, comme si les visages avaient été repeints en rose et le ciel bleu en vert.

Je constate que cette semaine Engman a prévu de montrer *Un shérif dur à cuire*, qui ne m'attire pas beaucoup, et un film suédois avec Nils Poppe, dont le seul intérêt est qu'il n'est pas interdit aux mineurs. Je ne serai pas obligé de passer par le soupirail – avec Bosse, on a trafiqué le verrou, ce qui nous permet de voir tous les films qu'on veut.

Alors que je me tiens debout là, dans le froid, à regarder les affiches, je vis l'un des instants décisifs de mon existence, un instant qui la marquera à tout jamais. Je m'en souviens avec une acuité presque surnaturelle. Soudain, je suis assailli par une idée totalement neuve. Une idée inouïe. C'est comme une décharge électrique qui me traverse. Les mots se forment tout seuls dans ma tête :

« Je suis moi et personne d'autre. »

C'est à ce moment précis que j'acquies mon identité. Jusqu'à cet instant, mes pensées et réflexions étaient à peu près celles qu'on peut attendre de la part d'un garçon de mon âge. À présent, voilà qu'un état tout différent prend le relais. L'identité suppose un état de conscience.

Je suis moi et personne d'autre. Je ne peux échanger ma place avec personne. La vie devient une question sérieuse.

J'ignore combien de temps je suis resté figé sur le trottoir, dans l'obscurité, en présence de cette découverte bouleversante.

Je me souviens juste que je suis arrivé en retard à l'école. Rut Prestjan, mon institutrice, était déjà à l'harmonium quand je me suis faufilé dans le bâtiment. J'ai ôté mes vêtements d'hiver et j'ai attendu dans le couloir. Il était interdit d'entrer dans la salle de classe à partir du moment où les psaumes du matin avaient démarré.

J'ai donc attendu. Accord final, bref silence, brouhaha dans les bancs – j'ai frappé et je suis entré. Comme je n'étais pour ainsi dire jamais en retard, Mme Prestjan s'est contentée de me lancer un regard sévère avant de hocher la tête. Si elle avait suspecté désinvolture ou paresse, elle ne l'aurait pas toléré.

« Bosse est malade, ai-je annoncé. Il a mal à la gorge et de la fièvre. Il ne viendra pas aujourd'hui. »

Puis je me suis assis à ma place. J'ai regardé autour de moi. Personne ne soupçonnait le grand secret que je portais, et que je n'ai jamais cessé de porter depuis ce petit matin froid de 1957.

Sable mouvant

Ce matin-là, juste après le nouvel an, j'ai reçu le diagnostic. La vie a brutalement rétréci, en un flétrissement accéléré. Mes pensées sont devenues rares. Un paysage désertique s'étendait en moi et recouvrait tout le reste.

Je n'osais plus envisager l'avenir. Trop incertain. Terrain miné. Au lieu de cela, je revenais sans cesse à l'enfance.

Pendant une période, vers huit ou neuf ans, je me souviens que je réfléchissais intensément pour savoir quel type de mort me faisait le plus peur. Rien de plus normal : on a souvent ce genre de pensées à cet âge, où la vie et la mort deviennent des questions décisives, exigeant qu'on se positionne. Les enfants sont des êtres graves, en particulier à l'âge où on commence à prendre conscience de soi. Où l'on se découvre une identité non interchangeable. Mon apparence dans le miroir sera amenée à se modifier au cours de mon existence. Mais derrière ce reflet se cache toujours cette personne qui est moi.

L'identité se forme dès lors qu'on ose se confronter aux questions difficiles. Tous ceux qui n'ont pas entièrement oublié leur enfance savent qu'il en est ainsi.

Ce qui m'effrayait le plus, c'était de mourir sous la glace : qu'elle cède sous mon poids et que je ne réussisse pas à remonter dessus. Être aspiré. Se noyer sous la glace. Mourir suffoqué dans l'eau glaciale, pris au piège alors même que

la lumière du soleil me parvient au travers. La panique dont nul ne viendra me libérer. Le cri que nul n'entend. Le cri qui se pétrifie, qui devient glace et mort.

Cette peur n'était pas irrationnelle. J'ai grandi dans la province du Härjedalen, où les hivers sont longs et rigoureux.

À cette époque, quand j'avais huit ou neuf ans, une fille de mon âge a disparu sous la glace trop mince du lac Sandtjärn. J'étais présent quand on l'a repêchée. La rumeur s'était répandue à la vitesse de l'éclair, tous les habitants de Sveg étaient accourus. C'était un dimanche. Ses parents se tenaient au bord du lac gelé, où l'on voyait le trou noir se découper un peu plus loin au milieu de la blancheur. Les pompiers bénévoles étaient au travail. Quand la drague a ramené le corps de la fillette, les parents n'ont pas réagi comme on a l'occasion de le voir au cinéma ou de le lire dans les livres. Ils n'ont pas poussé de cris. Ils étaient muets. Totalement silencieux. C'étaient les autres qui pleuraient. La maîtresse d'école. Le pasteur, les amis de la petite.

Quelqu'un a vomi dans la neige. Il régnait un grand silence. L'haleine exhalée par toutes les lèvres formait comme des signaux de fumée indéchiffrables.

Elle n'était pas restée longtemps dans l'eau. Mais elle était toute raide. La laine de ses habits a émis des craquements quand on l'a déposée sur la neige. Son visage était très blanc, comme si on l'avait maquillée. Ses cheveux, sous le bonnet, ressemblaient à des stalactites jaunes.

Il existait cependant un autre type de mort qui m'effrayait tout autant, sinon plus. J'avais lu une anecdote à ce sujet, je ne sais plus très bien où, peut-être dans la revue *Rekord-magasinet*, avec ses histoires tirées du monde de l'athlétisme qui mêlaient suspense et aventures, ou alors dans un récit de voyage situé au Moyen-Orient ou peut-être en Afrique. Je n'ai jamais réussi à mettre la main dessus.

En tout cas, il s'agissait du phénomène connu sous le nom de sable mouvant. Un homme équipé pour une expédition, uniforme kaki et fusil à l'épaule, pose par malheur le pied au mauvais endroit et le voilà qui s'enfonce, happé, aspiré, incapable de se dégager malgré ses efforts. À la fin, le sable recouvre sa bouche, puis son nez. L'homme est condamné. Il meurt étouffé. La dernière chose qu'on voit de lui est le sommet de son casque juste avant qu'il ne disparaisse à son tour.

Le sable était vivant. Ses grains se transformaient en horribles tentacules capables de dévorer un homme. Un trou de sable carnivore...

Moyennant quelques précautions, la glace représentait un danger qu'il était possible d'éviter. Quant au sable, on n'avait franchement pas beaucoup de plages dignes de ce nom, que ce soit sur les rives du fleuve Ljusnan ou celles des lacs des environs. Mais bien plus tard, en arpentant les dunes de Skagen au Danemark et, plus tard encore, les immenses plages d'Afrique, il est arrivé que me revienne en mémoire cette horrible mort par le sable.

Cette peur a été réactivée après l'annonce de mon cancer. Avec le recul, je peux dire qu'elle s'est abattue sur moi de plein fouet.

Ce qui m'a assailli était, précisément, la peur panique du sable mouvant. J'ai lutté de toutes mes forces pour ne pas être aspiré vers le bas, dévoré, anéanti par la certitude paralysante d'être atteint d'une maladie incurable. Il m'a fallu dix jours, en dehors de mes rares heures de sommeil, pour vaincre la terreur qui menaçait de détruire en moi toute capacité de résistance.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir pleuré à aucun moment sous l'effet du désespoir. Pas davantage d'avoir crié dans la

nuit. C'était une lutte silencieuse pour survivre au sable qui m'aspirait.

Je n'ai pas été aspiré. À la fin, j'ai pu ramper hors du trou et commencer à faire face. La solution de me coucher et d'attendre la mort n'était plus envisageable. Il existait des traitements. J'allais les suivre. Même si la guérison était impossible, je pouvais vivre encore longtemps.

S'entendre déclarer qu'on a un cancer équivaut à un cataclysme. On ne peut savoir qu'après coup si l'on a été capable d'opposer une résistance. Ce que j'ai pensé et ressenti pendant les dix jours qui ont suivi l'annonce du diagnostic n'est pas encore tout à fait clair pour moi, et peut-être ne le sera-t-il jamais. Ces dix jours de janvier 2014, peu après l'Épiphanie, baignent dans une ombre fantomatique aussi sombre que le cœur de l'hiver suédois, avec ses journées réduites à de rares heures de lumière. J'avais de brusques accès de fièvre, qui m'ont rappelé les crises de paludisme qu'il m'est arrivé de traverser. Je passais le plus clair de mon temps au lit, la couverture remontée, bien serrée, jusqu'au menton.

Ce dont je me souviens parfaitement, c'est de cette sensation que le temps s'était arrêté. Comme dans un univers compressé, sous vide, tout s'était réduit à un point où il n'existait plus d'avant ni d'après – rien que ce « maintenant » indéfini. Un être humain happé par la bouche de sable au mouvement de succion mortel, et qui s'agrippe au bord pour ne pas sombrer.

Quand enfin j'ai senti que j'avais vaincu la tentation de lâcher prise, de me laisser aller, de céder à l'appel du gouffre, j'ai voulu savoir ce qu'est, au juste, ce phénomène d'aspiration du sable mouvant. Et j'ai découvert alors qu'il s'agissait d'un mythe. Toutes les histoires qu'on raconte à ce propos sont peut-être pure affabulation. Il existe notamment une équipe universitaire aux Pays-Bas qui a enquêté sur le sujet au travers d'expérimentations concrètes.

La métaphore reste malgré tout d'actualité pour moi.

Sable mouvant. Voilà à quoi ressemblaient les dix jours qui ont changé de fond en comble les conditions de mon existence. Un gouffre infernal auquel j'ai réussi à échapper.

L'avenir dissimulé sous la terre

La première fois que j'entends prononcer le mot *Onkalo*, c'est à l'automne 2012. Bien entendu, j'ignore alors totalement qu'on va m'annoncer dans un peu plus d'un an que j'ai un cancer.

Onkalo est un mot finnois qui signifie « trou », mais qui peut aussi désigner une réalité énigmatique ou encore les cavités où vivent les trolls.

C'est à bord du train entre Göteborg et Stockholm que je tombe par hasard sur un article évoquant le projet d'ouvrir à la dynamite, dans la roche mère de Finlande, des tunnels et des salles souterraines afin d'y entreposer les déchets du nucléaire pour une durée indéterminée. Qui ne doit pas être inférieure à cent mille ans. Même si la radioactivité est la plus intense (comprendre « mortelle ») au cours des mille premières années, il faut malgré tout pouvoir garantir un stockage hermétique sur une durée équivalente au passage sur Terre de trois mille générations humaines.

J'ai connu le nucléaire toute ma vie. De mon enfance, je garde le souvenir de manifestations hostiles, et de la peur que nous inspiraient à la fois l'arme atomique et la perspective d'une terrible guerre entre deux bêtes féroces, l'Union soviétique et les États-Unis. La paix entre elles était toute relative, fragile et précaire, et il fallait à tout prix empê-

cher leur affrontement. Après cela, il y a eu les grandes catastrophes nucléaires – Three Mile Island, Tchernobyl et la dernière en date : Fukushima. J'ai la conviction, bien naturelle, que le compte à rebours nous séparant de la prochaine a déjà commencé. Je suis un opposant à l'énergie nucléaire. Chaque accident avéré – et chaque incident où le pire a été évité de justesse – renforce ma défiance. Je savais que le temps nécessaire pour neutraliser la radioactivité était très long, et connaissais le danger de ces déchets avec lesquels il allait falloir cohabiter pendant des millénaires. Mais c'est seulement ce jour-là, à l'automne 2012, que j'en ai saisi les implications réelles.

L'article est relégué au bas d'une page intérieure. D'autres informations ont une priorité bien supérieure : les amours d'une rock star, les astuces pour payer moins d'impôts et pour maigrir de dix kilos en quinze jours.

C'est compréhensible. La vie, après tout, se déroule au présent.

Peu de gens ont la capacité d'étendre leur curiosité au-delà des jours ou des mois à venir. Au-delà du prochain tirage du Loto, disons, grâce auquel on espère se délivrer de toute contrainte et partir s'installer aux Caraïbes.

Aujourd'hui, les habitants de notre partie du monde ne croient pas en Dieu, mais ils croient au tirage et au grattage. Ils sont accros aux jeux de hasard. Si on a la chance de gagner, c'est merveilleux : plus besoin de travailler, plus besoin de se préoccuper de quoi que ce soit, dorénavant on pourra considérer le reste de la société avec arrogance et mépris. La nouvelle façon de désigner le gros lot l'indique on ne peut plus clairement : « Vingt-cinq ans de salaire ! » Exonéré d'impôts, bien entendu.

En bas de page du journal, donc, voilà cet article sur le projet de cachette géante enfouie au cœur de la roche mère

finlandaise afin d'y stocker jusqu'à la fin des temps d'énormes quantités de déchets nucléaires.

Quelques jours plus tard, j'ai envoyé une lettre demandant si je pouvais visiter Onkalo. On m'a répondu que je n'étais pas le bienvenu. Et qu'on ne souhaitait pas que je fasse de ces installations le décor d'un futur roman à suspense. J'ai rétorqué, indigné, que cela ne m'avait jamais effleuré. Ma perspective était purement philosophique, et pouvait se résumer ainsi : comment est-il possible de garantir la conservation pendant cent mille ans de déchets mortellement toxiques, alors qu'aucun des plus anciens édifices humains que nous connaissons n'excède cinq ou six mille ans d'âge ? Comment peut-on prétendre à un résultat dont aucune personne vivante aujourd'hui ne sera encore là pour le valider ?

On m'a répondu une nouvelle fois en faisant valoir qu'Onkalo était fermé aux visiteurs dans la mesure où l'on ne pouvait se porter garant de leur sécurité dans les tunnels et les espaces souterrains. Cela m'a paru effrayant et comique à la fois : on s'estimait incapable de garantir la sécurité du moindre visiteur, tout en affirmant pouvoir garantir la bonne conservation des déchets cent mille ans après que moi-même et le signataire de cette réponse aurions achevé de nous décomposer dans nos tombes !

J'ai compris que je n'aurais pas l'occasion de visiter la cachette finlandaise. Mais de semblables travaux se déroulaient en Suède, non loin d'Oskarshamn.

Je m'étais rendu dans cette ville à plusieurs reprises quand j'avais dix-huit ans – bien avant que la moindre centrale nucléaire ne voie le jour dans le pays, sans même parler des interrogations liées au traitement des déchets, qui étaient encore loin de figurer à l'ordre du jour du gouvernement comme de la conscience citoyenne.

J'ai écrit à la direction de la centrale nucléaire d'Oskarshamn.

On m'a répondu que j'étais le bienvenu quand je voulais. Je me suis rendu sur place quelques mois plus tard.

À présent que je vis avec un cancer, cette question du traitement des déchets radioactifs m'apparaît dans une lumière encore différente.

La bulle dans la paroi du verre

Viktor Sundström était le mari de ma tante paternelle. Un ingénieur autodidacte, qui est resté pour moi un ami « de jeunesse » dans la mesure où il était, malgré son âge, un rebelle digne de ce nom. Il a vécu jusqu'à quatre-vingt-quinze ans, et il ne s'est jamais lassé de décrire les conditions effroyables dans lesquelles vivaient, à la fin du XIX^e siècle, les familles pauvres du Värmland dont il était issu.

Un jour, il a essayé de m'expliquer l'univers. À cette époque – au milieu des années 1950 –, la théorie du *big bang* n'était pas encore tout à fait acceptée. D'après Viktor, l'univers avait toujours existé. Quand je lui ai demandé ce qu'il y avait eu avant, il m'a répondu qu'il n'y avait pas d'avant.

C'était impossible à comprendre, bien sûr. Toute ma représentation enfantine du monde s'écroulait. Je me souviens vaguement que Viktor a tenté d'arrondir un peu les angles en s'apercevant que le retrait de cet « avant » m'avait perturbé et même peut-être effrayé.

« Bon, a-t-il dit en substance. Personne ne sait avec certitude ce qu'il en est. L'univers est une énigme. »

Viktor ne croyait pas en Dieu. Il appréciait le fait que mon père eût interdit à ses enfants de fréquenter l'école du dimanche. Lui-même ne mettait jamais les pieds dans une église sauf à l'occasion d'un enterrement. Ce qu'il

advierait de son corps après sa mort lui était totalement indifférent.

Pour moi, Dieu était une entité d'une puissance effrayante. Un être invisible qui rôdait dans les parages et savait lire dans mes pensées. Je saisisais que Viktor ne croyait pas plus que mon père à ce Dieu invisible qui aurait créé la Terre et les étoiles. Pendant quelque temps, cela m'a passablement déstabilisé. Que l'univers, avec toutes ses étoiles scintillant lors des froides nuits d'hiver, soit une énigme – ce n'était pas une pensée satisfaisante.

Il devait y avoir autre chose. Il devait y avoir un « avant ».

Même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu en ce temps-là m'imaginer un futur long de cent mille ans. Je ne le peux toujours pas. Je peux alléguer des chiffres, je peux compter les générations, mais je ne comprends pas pour autant. Comment quiconque peut-il se représenter le monde dans un futur aussi éloigné ? Comment se représenter un descendant distant de trois mille générations ? Le temps à venir se perd dans les mêmes brumes que le temps révolu. Quel que soit le côté où nous nous tournons, nous sommes enveloppés de brouillard, ou plutôt d'épaisses ténèbres. Nous pouvons envoyer nos pensées aux quatre points cardinaux et dans toutes les directions temporelles. Mais les réponses qui nous reviennent sont peu convaincantes. Nous ne pouvons aller au-delà de ce que les auteurs de science-fiction eux-mêmes ont du mal à appréhender.

Grâce à des modèles mathématiques, les chercheurs sont capables de calculer beaucoup de choses, depuis la création de l'univers jusqu'au jour où le soleil en expansion finira par avaler notre planète, quand les mers se seront évaporées et que le phénomène de la vie aura disparu depuis longtemps. Le soleil dispensateur de vie causera à la fin notre perte. Tel un gigantesque dragon de feu, il dévorera la Terre avant de

mourir à son tour et de devenir une naine jaune morte et froide parmi d'autres. Mais les modèles mathématiques ne rendent pas le temps plus compréhensible pour nous.

Il existe d'autres méthodes pour approcher l'impossible représentation du monde dans cent mille ans. En voici une.

Il y a de cela un certain nombre d'années, j'ai demandé à un ami verrier de me souffler un verre contenant dans sa masse une bulle d'air emprisonnée. En tant que professionnel, il considérerait ce verre comme un objet défectueux. Mais moi, je réfléchissais à la différence entre vérité et mensonge, fiction et réalité ; à l'arrière-plan, il y avait également la question du temps et des distances infinies.

Il existe un mythe selon lequel une bulle d'air emprisonnée dans la paroi d'un verre se déplace, mais si lentement que son mouvement de rotation est impossible à suivre à l'œil nu. La durée d'une longue vie humaine ne suffirait pas pour constater un déplacement significatif. Il lui faudrait plus d'un million d'années pour retourner à son point de départ. La bulle d'air a donc, de même que les planètes, une orbite qui règle la forme et la vitesse de son déplacement.

Harry Martinson a écrit de belles pages à ce sujet dans sa grande épopée spatiale *Aniara*. Or, si nous pensons qu'il ne s'agit pas d'un mythe, mais de la réalité, nous nous heurtons à un problème : comment en être sûrs ? Aucun individu placé face à ce verre-là ne sera présent dans un million d'années pour témoigner de ce qu'il a vu. Des milliers de générations d'êtres humains ne peuvent transmettre le souvenir fidèle de ce que leur regard a vu au cours des millénaires. Nous ne pouvons savoir si le trajet de la bulle d'air est réel ou imaginaire, mythique ou vérifiable.

Bien entendu, des scientifiques peuvent créer un modèle d'expérimentation. Mais cela ne nous donnera jamais qu'un

indice de probabilité, jamais une réponse totalement convaincante.

Tenter de *voir* en se projetant jusqu'à cent mille ans dans le futur revient à un numéro d'équilibriste entre ce que nous pouvons nous représenter au moyen de nos connaissances et ce que nous devinons en faisant intervenir notre imaginaire.

L'être humain est une créature qui s'est développée au fil des millénaires de façon de plus en plus pointue et efficace. Nous ne disposerions pas de cette faculté essentielle qu'est l'imagination s'il ne s'agissait pas d'un trait nécessaire à notre survie – pour protéger nos enfants, découvrir de nouveaux moyens de subsistance quand le monde tel que nous avons appris à le maîtriser est bouleversé par des imprévus du genre sécheresse, inondation, tremblement de terre ou éruption volcanique.

L'histoire humaine, comme celle de tous les êtres vivants, se réduit en dernier recours à des stratégies de survie. Rien d'autre n'a d'importance. Cette capacité se traduit par le fait que nous nous reproduisons, et que nous laissons aux générations suivantes le soin de se confronter aux mêmes enjeux de survie que nous.

La vie est l'art de la survie. Au fond, elle n'est rien d'autre que cela.

Le verre avec sa bulle est toujours là, dans ma maison, sur une étagère. À moins que quelqu'un ne le renverse par mégarde et qu'il ne se brise en mille morceaux, il sera encore là longtemps après que je n'y serai plus.

Et je crois que la bulle se déplace. Même si je ne le vois pas.

Testament

2013. Un jour de printemps, je rédige mon testament. Sept mois me séparent du début de mes douleurs à la nuque. Je ne perçois aucun signe, mental ou physique, de mon état. Je ne me sens pas malade, j'ignore absolument que la mort a franchi le seuil de ma maison et attend dans le vestibule le moment de faire son entrée.

La raison qui me pousse à rédiger ce testament est d'un autre ordre.

Quand mon père est mort, il y a de cela bien longtemps, il s'est avéré qu'il avait laissé des instructions précises concernant l'ensemble de ses biens. Grâce à cette prévoyance, ma sœur, mon frère et moi n'avons jamais eu à nous creuser la tête pour deviner quelles auraient été ses dernières volontés. Quels paquets de lettres fallait-il brûler ? Quels documents pouvait-on au contraire garder, et même lire ? Comment distribuer équitablement livres et mobilier ? Qui devait bénéficier d'un legs ? De la sorte, nous n'avons eu aucun mal à trier et à répartir les biens matériels, ce qui nous a permis de nous consacrer au travail autrement plus important qui était celui du deuil.

Rédiger son testament, c'est confirmer sa mortalité. Dans une certaine mesure, on le fait pour des motifs éminemment égoïstes. Mais il s'agit surtout, me semble-t-il, de faciliter l'existence de ceux qui devront continuer après nous.